

A la Comédie-Française

Les Caves du Vatican

d'André Gide

LA Comédie-Française a voulu donner un éclat exceptionnel à la première représentation des Caves du Vatican, cette soirée du 13 décembre, à laquelle assistait le président de la République et ou avait été convié tout ce que Paris compte de notabilités, a permis au public de rendre hommage à l'un des maîtres incontestés de la littérature contemporaine. André Gide, présent dans la salle, a été acclamé, comme l'avait été Claudel à la première de *Partage de Midi*, il y a deux ans, et Colette, à la reprise de *Chéri*, l'année dernière.

Mais, si ces trois grands écrivains méritent d'être unis dans la même admiration, il faut bien reconnaître que des trois, seul, Claudel est un homme de théâtre. La pièce, qui a été tirée des Caves du Vatican, n'apportera rien à la gloire d'André Gide. Bientôt elle s'écoulera avec agrément, au moins dans sa première partie, elle laisse, en fin de compte, une impression décevante.

Les Caves du Vatican a paru en 1913 ; on sait quelle influence profonde ce roman a eue sur la littérature de ces quarante dernières années. On s'ouvrait, sous une forme burlesque, une ère de critique du conformisme bourgeois contre lequel le héros du livre, Lefradin, se révolte en accomplissant ce fameux acte gratuit, ce crime inimitable par lequel il prétend affirmer sa liberté.

Or, de ce qui fait l'intérêt du roman, presque rien n'est passé dans la pièce, et si André Gide ne se déclarait pas l'auteur de l'adaptation, ses administrateurs auraient le droit de protester, comme on n'a pas manqué de le faire quand Gustav Bahr, il y a dix ans, a porté à la scène *Madame Bovary*.

Dans les deux cas, le procédé est le même et le résultat identique. On s'est livré à un découpage qui suit fidèlement le schéma du roman ; mais cette fidélité apparente est, en réalité, un truquage. Il s'agit, sans doute, préférable de ne pas porter à la scène les grands romans, mais,

tant il est vrai que l'on a écrit tout de suite les inconvénients de ces excès d'adaptation. Tout le suc de l'œuvre, les personnages sont amonés un instant mais bien vite laudés. Les personnages ne sont pas plus très présentés qu'ils disparaissent pour faire place à d'autres, au moment même où ils commencent à nous intéresser. Ce ne sont même plus des fantoches comme dans le roman, mais de véritables marionnettes. Pour Fleurbaeys, Antoine, Armand, Berthe, Protos ce n'est pas très grave. Mais le personnage central, Lefradin, est bien étreint dans le roman, son caractère est plus qu'une silhouette qui se dresse devant nous. Tout ce qui fait l'intérêt psychologique du livre, ce qui lui donnait sa signification philosophique a disparu.

Les dialogues eux-mêmes du roman, comparés avec nous, bien qu'ils soient écrits dans un langage admirable, ne contiennent guère de théâtre, ce sont, d'ailleurs, des monologues plutôt que des dialogues. Il y a, dans presque chaque scène, un malheureux acteur réduit au rôle peu enviable d'auditeur.

D'autre part, le comique d'André Gide, qui, même dans le roman, n'était apprécié que d'une certaine catégorie de lecteurs, ne passe guère sur la scène. Pourtant, les trois premiers tableaux sont agréables ; tout le premier acte s'écoule avec plaisir ; tout ce site à partir de la scène du train et la pièce s'achève sur une impression de lassitude.

La présentation des Caves du Vatican, a été de très belles apparences. À la fois, l'éclairage et la scénographie d'abord, sans réserves. J.-D. Molitès, dont le quinze décors fastueux, bourgeois, chambrés d'habits bourgeois ou de palace, place du Roman, compartiment de chemin de fer, vagues-restaurant) sont tous également réussis ; et les deux derniers n'étaient certes pas faciles à réaliser. Félicitons aussi les machinistes qui changent les décors dans un temps record.

Le metteur en scène, J. Meyer, avait un thème difficile dont il s'est tiré dans l'ensemble habilement tiré. Mais une seule, erreur suffit à gâcher ; pour certains tableaux et particulièrement pour la scène du train, il a faussé de place au fond de la salle un haut-parleur et de faire lire par un réclame un passage du roman qui nous explique les pensées du personnage en scène. L'effet est désastreux, d'autant plus que le haut-parleur est mal placé et que le son est, à la fois, criard et effusé.

La scène du train est ainsi tout à fait manquée et, à partir de ce moment, le pièce s'écroule. Est-il possible de faire autrement ? pour nous expliquer l'état d'âme de Lefradin au moment où il s'apprête à accomplir l'acte gratuit par la portière, l'auteur aurait pu faire un a-parte à cet insupportable haut-parleur ; et si cette scène essentielle du roman ne pouvait être convenablement transposée au théâtre, c'était la preuve qu'il fallait renoncer à l'adaptation.

Parmi les artistes, je mettrai hors de pair Roland Alphonse qui a fait, au Français, des débuts éclatants ; il a le physique, que nous préférons à Lefradin, son élégance dévolutive, son cynisme au peu hésitant.

Bonne Fanny joue avec beaucoup de finesse et d'innocence respect, le rôle d'Estelle qui prend, grâce à elle, beaucoup plus d'importance qu'il n'en avait dans le roman. Jeanne Buron est un Lefradin extrêmement adhésive. Les autres rôles de femme sont bien tenus par B. Bovy, G. Rouer, B. Brett et A. de Chamarat.

Les hommes n'ont paru guère bons ; mettons à part Yves, excellent en père noble, mais la scène qu'il a à jouer est bien mauvaise et Henri Rollan qui est très drôle au début avec sa voix plaintive et ses gestes menaçants, mais dont le jeu est un peu monotone.

G. Chamarat ne tire pas grand chose du personnage de Fleurbaeys. G. Virey appelle trop son effort. Quant à J. Meyer, il joue Protos comme si c'était Scapin avec grande rigueur d'express et appas de pied. Mais le comique de Gide est bien attiré par celui de Molitès, et le ne croit pas que la manière de J. Meyer soit celle qui pouvait le mettre le mieux en valeur.

George VERGÈRE



Au cours de la première de la pièce d'André Gide, « Les Caves du Vatican », pendant un entracte, M. Vincent Auriant, Mme Yvonne, Berthe Bovy, ainsi que...

si on le fait, il faut que l'adaptateur tienne particulièrement l'œuvre romanesque en tenant compte des lois propres au théâtre. Sinon on aboutit comme dans le cas de *Madame Bovary* à des scènes qui ont peu de valeur, plus ou moins pittoresque, mais d'une désolante pauvreté.

À la première représentation des Caves du Vatican, le public a été impressionné par les décors et les costumes, mais il a été déçu par le jeu des acteurs et la direction de la pièce.